

Souvenirs de la ville en feu

West Beyrouth. Ce premier film autobiographique, situé au moment du déclenchement de la guerre du Liban, ne tient pas ses promesses

Film libanais de Ziad Doueiri. Avec Rami Doueiri, Mohamad Chamas, Rola Al Amin, Carmen Lebbos, Joseph Bou Nassar. (1 h 45.)

Les toutes premières images – ballet d'avions de chasse dans le ciel de la capitale libanaise saisi par une caméra super-8 – sont les meilleures du film. La première scène – un adolescent (qui se révélera le héros du film, et le double du réalisateur au cours de ce récit autobiographique) parasite la *Marseillaise* par un hymne arabe dans le collège français où il est cancre – est la meilleure du film. Ainsi va *West Beyrouth*, émaillé de bonnes surprises portées de plus de déceptions que

d'accomplissements. Ziad Doueiri avait douze ans en 1975 quand la guerre du Liban a commencé (il a vieilli son personnage pour lui faire vivre des aventures plus intenses). Il évoque le déclenchement du conflit, le comportement des diverses catégories de la population, l'incompréhension de tous devant les conséquences de la guerre civile en pleine ville, puis la manière dont chacun, dans Beyrouth Ouest (la partie « musulmane ») s'y adapte – ou pas.

Les bonnes surprises du film viennent, tout simplement, de ce qu'on a finalement presque rien vu de cette sanglante gabegie qui a détruit le Liban. L'existence d'images, des images de fiction construites pour mieux voir,

comprendre et ressentir, porte l'éclat de cette promesse et explique sans doute dans une large mesure le succès considérable du film dans son pays. Mais la déception est à la mesure de nos espoirs. Le réalisateur échoue à trouver un style approprié à son projet. Pour tout personnage, le film ne propose qu'une galerie d'archétypes « représentatifs » ; pour tout récit, une succession de sketches exemplaires jusqu'à la caricature ; pour toute mise en scène, un penchant immodéré pour la surenchère qui produit un effet paradoxal : celui de rendre uniformément antipathiques tous les protagonistes (le copain, la jolie chrétienne draguée en commun, les parents, les voisins).

Et plus antipathique encore son héros transformé, que le spectateur préférerait vite expédier dans sa chambre avec un coup de pied aux fesses, plutôt que de suivre ses improbables tribulations dans la ville en guerre. Sans doute Ziad Doueiri plaidera-t-il que ces improbabilités (telles l'irruption initiatrice de l'adolescent dans le bordel « neutre » que fréquentent les combattants des deux camps) arrivent dans des situations aussi extrêmes, voire qu'il les a personnellement vécues. Son film ne fait, hélas !, que démontrer que cette caution ne sert à rien tant que ces événements ne sont pas mis en scène.

J.-M.F.